

L'avril boréal

Est-ce l'avril ? Sur la colline

Rossignole une voix câline,

De l'aube au soir.

Est-ce le chant de la linotte ?

Est-ce une flûte ? est-ce la note

Du merle noir ?

Malgré la bruine et la grêle,

Le virtuose à la voix frêle

Chante toujours ;

Sur mille tons il recommence

La mélancolique romance

De ses amours.

Le chanteur, retour des Florides,

Du clair azur des ciels torrides

Se souvenant,

Dans les bras des hêtres en larmes

Dis ses regrets et ses alarmes

À tout venant.

Surpris dans son vol par la neige,

Il redoute encor le cortège

Des noirs autans ;

Et sa vocalise touchante

Soupire et jase, pleure et chante

En même temps.

Fuyez, nuages, giboulées,
Grêle, brouillards, âpres gelées,
Vent boréal !
Fuyez ! La nature t'implore,
Tardive et languissante aurore
De floréal.

Avec un ciel bleu d'améthyste,
Avec le charme vague et triste
Des bois déserts,
Un rythme nouveau s'harmonise.
Doux rossignol, ta plainte exquise
Charme les airs !

Parfois, de sa voix la plus claire,
L'oiseau, dont le chant s'accélère,
Égrène un tril :
Dans ce vif éclat d'allégresse,
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,
Beaux jours d'avril.

Déjà collines et vallées
Ont vu se fondre aux soleillées
Neige et glaçons ;
Et, quand midi flambe, il s'élève
Des senteurs de gomme et de sève
Dans les buissons.

Quel souffle a mis ces teintes douces
Aux pointes des frileuses pousses ?
Quel sylphe peint
De ce charmant vert véronèse
Les jeunes bourgeons du mélèze
Et du sapin ?

Sous les haleines réchauffées
Qui nous apportent ces bouffées
D'air moite et doux,
Il nous semble que tout renaisse.
On sent comme un flot de jeunesse
Couler en nous.

Tout était mort dans les futaies ;
Voici, tout à coup, plein les haies,
Plein les sillons,
Du soleil, des oiseaux, des brises,
Plein le ciel, plein les forêts grises,
Plein les vallons.

Ce n'est plus une voix timide
Qui prélude dans l'air humide,
Sous les taillis ;
C'est une aubade universelle ;
On dirait que l'azur ruisselle
De gazouillis.

Devant ce renouveau des choses,
Je rêve des idylles roses ;

Je vous revois,
Prime saison, belles années,
De fleurs de rêve couronnées,
Comme autrefois.

Et, tandis que dans les clairières
Chuchotent les voix printanières,
Et moi j'entends
Rossignoler l'âme meurtrie,
La tant douce voix attendrie
De mes printemps.

Nérée Beauchemin (1850–1931)